

Cahier numéro un de l'édition n° 2978 du 18 au 24 novembre 2021

ANNIE ERNAUX LES CONFIDENCES DE LA PLUS GRANDE ÉCRIVAINE FRANÇAISE

AFRIQUE CFA 3000 F GFA, ALGERIE 410 DA, ALLEMAGNE 6,20 G, ANDORRE 5,50 G, BELGIQUE 5,30 G, CANADA 8,95 SCAN, DOM 5,30 G, ESPAGNE 5,50 G, GRANDE-BRETAGNE 4,90 C, GRECE 5,50 G, ITALIE 5,50 G, LUXEMBOURG 5,50 G, MARDC 45 DH, PAYS-BAS 5,50 G, PORTUGAL CONT. 5,50 G, SUISSE 7,20 CHF, TOM 950 XPF, TUMISIE 7,50 DT

ANNIE ERNAUX

Mémoire de femme

Ses livres sont déjà des classiques, une nouvelle génération la vénère, et trois films s'inspirent de son œuvre cette année, dont le formidable "Evénement" d'Audrey Diwan. Rencontre, chez elle à Cergy, avec la plus grande écrivaine française

Propos recueillis par GRÉGOIRE LEMÉNAGER

e jeudi 7 octobre, peu avant 13 heures, Annie Ernaux a reçu un message qui la félicitait d'avoir remporté le prix Nobel de littérature. Elle avait de quoi s'y attendre un peu. Depuis plusieurs jours déjà, les parieurs la donnaient gagnante devant Haruki Murakami, Margaret Atwood et Ludmila Oulitskaïa. L'auteure de « Ce qu'ils disent ou rien » n'a pas exactement sauté de joie. Elle a lu le SMS, seule dans la maison de Cergy où elle vit avec ses deux chats, s'est assise dans l'escalier, et a dit tout haut: «Bah, qu'est-ce que je fais? » Elle a vite réalisé qu'il s'agissait d'une erreur. Elle s'est relevée avec un certain soulagement. Et elle a repris le cours ordinaire de sa vie, elle qui vient encore de refuser trois invitations à l'étranger pour se concentrer, autant qu'elle le peut, sur ce qui a donné un sens à toute son existence depuis qu'elle s'est douloureusement éloignée du café-épicerie que tenaient ses parents à Yvetot, en Normandie: l'écriture. Une miraculeuse « écriture plate », qu'elle a inventée pour passer les choses de la vie au laser, sans jamais prendre personne de haut, et qui lui vaut de compter désormais, y compris hors de nos frontières, parmi nos plus grands écrivains.

Dans les semaines qui ont suivi cette étrange journée du Nobel, on s'est rendu deux fois chez Annie Ernaux. On a pris le RER A et marché dans une douce lumière d'automne qui, au loin, donnait aux étangs de Cergy un air de paysage canadien. On s'est retrouvé assis dans le salon ensoleillé où, il y a cinq ans déjà, on avait écouté l'auteure de « Mémoire de fille » se rappeler sa « perte de virginité» avec un garçon qui, lorsqu'elle avait crié avoir « mal », lui avait dit : « J'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules! » C'était en 1958, elle allait avoir 18 ans. Le premier été qu'elle passait un 15 août sans aller à la messe. Dans cette éprouvante initiation sexuelle étaient inscrites, comme au fer rouge, les deux principales dimensions de ses livres à venir: sa condition de femme, et une origine sociale qui l'a toujours rendue incroyablement sensible à toutes les formes d'inégalités.

L'ensemble de son œuvre, Annie Ernaux en est très consciente, repose là-dessus depuis qu'elle a publié son premier livre en 1974 : « Je commence dans "les Armoires vides" par un avortement sauvage, puis je parle du corps des filles, de leurs règles, de tout ce dont on ne parlait pas d'habitude. Mais aussi de la déchirure

◆ Annie
Ernaux,
en 2019.

"LE GINÉMA, C'ÉTAIT L'ENDROIT OÙ ON POUVAIT FLIRTER. J'AIME TOUJOURS Y ALLER, ÇA RESTE UN PEU UNE FÊTE".

>> sociale, de l'inégalité, etc. On ne peut pas privilégier l'un ou l'autre. » C'est pourtant plutôt avec le second thème que cette agrégée de lettres modernes, qui s'était d'abord lancée dans l'écriture avec l'ambition de « venger sa race », trouve véritablement sa voix en 1983, dans «la Place», où elle raconte la vie et la mort de son père: prix Renaudot en 1984, bientôt étudié par des légions de lycéens, ce bref et bouleversant chef-d'œuvre s'est vendu à près d'un million d'exemplaires. Bien d'autres réussites ont suivi. Comme « Une femme », où Annie Ernaux revient en 1987 sur sa relation ambivalente avec sa mère et son milieu populaire. Ou « la Honte », qui analyse en 1997 comment ce sentiment est « devenu un mode de vie pour elle ». Dans l'intervalle, en 1992, « Passion simple » a consigné sa brûlante histoire d'amour avec un homme d'affaires « qui venait d'un pays de l'Est »: même si son audace lui attire quelques critiques assez épouvantables (elle n'a pas du tout apprécié qu'on la surnomme « Madame Ovary »), c'est un triomphe en librairie (330 000 exemplaires). L'œuvre d'Annie Ernaux est un voyage au bout de sa vie, mais qui a l'art d'en transformer la moindre sensation en « quelque chose d'intelligible et de général », comme elle dit, où chacun peut se reconnaître.

Bizarrement, l'an 2000 semble un virage plus compliqué. «L'Evénement », livre capital sur son terrible avortement clandestin de 1963, est traduit dans une vingtaine de langues (dont l'arabe, le turc et le chinois), mais s'est vendu à « seulement » 85 000 exemplaires en France. Les mentalités étaient-elles prêtes? Annie Ernaux pourrait bien, sur ce sujet comme d'autres, avoir eu quelques longueurs d'avance. Car pendant ce temps, on l'étudie à l'université, où des chercheurs vont jusqu'à lui consacrer, privilège rare pour un auteur vivant, un grand colloque à Cerisy en 2012. Une nouvelle génération, souvent très féministe, la brandit comme une icône - Beauvoir à hauteur de femme, en quelque sorte. Et depuis une bonne décennie, son triomphe éclate partout. C'est aussi qu'un livre magistral est passé par là: « les Années » (371 000 exemplaires vendus depuis sa sortie en 2008), évocation éblouissante de plus d'un demi-siècle d'histoire française, à travers des souvenirs personnels qui sont également ceux de tous. Un classique instantané, qu'on lira encore dans cent ans.

A cette consécration d'une valeur littéraire peu commune, dont le théâtre s'est souvent emparé, il ne manquait au fond que la reconnaissance du cinéma. Elle avait commencé en 2008 avec « l'Autre »,

BIO EXPRESS

Née en 1940 à Lillebonne (Seine-Maritime). **ANNIE ERNAUX** a publié son premier livre, « les Armoires vides », en 1974. Depuis, elle a notamment signé chez Gallimard « la Place • (prix Renaudot 1984), « Passion simple » (1992). « l'Evénement » (2000), « les Années » (2008) et « Mémoire de fille » (2016). Une grande partie de son œuvre a été rassemblée, en 2011, dans un volume de la collection « Quarto » intitulé « Ecrire la vie ».

À VOIR

«L'ÉVÉNEMENT », d'Audre Diwan (en salle le 24 novembre) « PASSION SIMPLE », de Danielle Arbid (en DVD et VOD) « J'AI AIMÉ VIVRE LÀ », de Régis Sauder







une adaptation de « l'Occupation » signée Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic. La voilà confirmée par pas moins de trois films en 2021: « J'ai aimé vivre là », beau documentaire sur Cergy que Régis Sauder a nourri de ses textes; « Passion simple » de Danielle Arbid, où l'incandescente Laetitia Dosch incarne une femme qui ne vit plus que pour un Russe tatoué et peu bavard; et surtout « l'Evénement », lion d'or à la Mostra de Venise, où Audrey Diwan (lire son portrait p.51) réussit le prodige de raconter, avec une extraordinaire Anamaria Vartolomei dans le rôle principal, le cauchemar kafkaïen que fut, pour Annie Ernaux, son avortement en 1963.

En 1983, « la Place » s'ouvrait sur un mot de Jean Genet: « Ecrire, c'est le dernier recours quand on a trahi. » A lire Annie Ernaux, à la relire, à écouter sa voix aiguisée résonner dans son salon, on se dit qu'écrire lui a surtout permis de devenir elle-même, sans jamais rien renier ni se recroqueviller sur son nombril. Les trois films qu'elle inspire, le choc éprouvé devant « l'Evénement » à l'écran, méritaient bien qu'on lui rende visite à Cergy. En attendant le prochain prix Nobel.

Votre œuvre inspire trois films. Aviez-vous un « désir de cinéma » ?

Pas du tout. J'ai toujours dit qu'adapter « la Place » me paraissait impossible... Pour « Ce qu'ils disent ou rien » (1977), un producteur m'avait invitée dans un café de Montparnasse. Il me disait: « Ce ne sera pas comme "Diabolo menthe". » J'avais pensé que ça pourrait être pas mal, avec ce livre qui raconte l'été de mes 16 ans. Mais il n'y a rien eu, jusqu'à Maurice Pialat. Il est venu ici, en juillet 1993, je crois. Je le vois encore, assis, là: il voulait tourner « Passion simple », m'en parlait de façon incroyable. Mais il s'est mis en tête de le faire dans ma maison. Ça, ce n'était pas possible. Il m'avait apporté un livre de Napoléon! C'était des lettres à Joséphine. Des lettres d'amour...

Qu'a représenté le cinéma pour vous, qui avez grandi après-guerre dans une petite ville?

C'était magique. Jusqu'à mes 13-14 ans, c'était soumis à la censure maternelle. Les livres ne l'étaient pas beaucoup, mais le cinéma énormément. Il fallait regarder la cote des films sur la porte de l'église: « pour tous », « pour adultes », « pour adultes avec réserve », « à déconseiller », « à proscrire »... J'avais une cousine dont la mère était plus laxiste, c'est par elle que j'apprenais ce qu'on voyait de terrible au cinéma. « Le Diable au corps », bien sûr que ça m'attirait, avec un titre pareil! Oui, le cinéma me faisait rêver. Et beaucoup plus tard, c'était l'endroit où on pouvait flirter. J'aime toujours y aller, ça reste un peu une fête.

Comment avez-vous accueilli les projets des films qui sortent cette année ?

Avec circonspection. « Passion simple » et « l'Evénement » reposent sur une vision subjective. Or l'image, en incarnant l'histoire dans des personnages, propose une vision objective...

>> Il y est aussi question de sujets particulièrement intimes. «Passion simple» est une histoire d'amour très physique, qui à la fois aliène et libère...

On ne va pas comparer « l'Evénement » et « Passion simple ». L'un est franchement dramatique. L'autre, c'est tout l'inverse, le rêve sur la terre. La passion, c'est ce qui vous fait sentir que vous êtes vivant. On n'en vit pas dix à la suite... Peut-être qu'on n'en vit même qu'une, avec cette intensité. J'ai eu d'autres histoires, mais celle-ci reste certainement la plus belle, parce qu'elle était détachée de toute contingence. L'homme vient et repart. Tout a lieu dans cet intervalle, et ce qui a lieu est à peine dicible. Est-ce qu'il fallait montrer toutes les étreintes à l'écran? Je n'ai pas d'opinion. Mais le film de Danielle Arbid montre très bien comment la femme se comporte, rêve, se précipite sur son téléphone... J'ai entendu ce que lui dit son mari dans le film : « Tu es complètement folle. » Mais ça ne venait pas d'un mari. Enfin quand j'y repense, j'étais culottée... [Elle rit.] Tout n'est pas dans le livre! Je l'ai écrit: une femme amoureuse, c'est comme une chatte qui se remet à courir. Donc ses petits chats, elle s'en fout... Ça se paie d'ailleurs d'une grande douleur, puis ça se termine. Et puis ça reste incompréhensible: pourquoi lui, pourquoi elle? Avec toujours cette indécision: est-ce que c'était partagé? Dans le film, comme dans mon livre, on ne le sait pas, et c'est très bien.

On vous voit dans le documentaire sur Cergy, où vous vivez depuis quarante ans. Vous faites donc du cinéma maintenant?

Je ne voulais pas. Je ne sais pas comment me comporter quand je suis filmée, c'était très gênant. Je suis surtout là par mes textes, et très émue de voir ces jeunes qui les lisent en trébuchant parfois... Régis Sauder est de Forbach, il a découvert ici ce qui est, au fond, une utopie réalisée. [Cergy est une ville

nouvelle née dans les années 1970, NDLR.] C'est beau, Cergy. Eric Rohmer l'avait filmée en 1987 dans « l'Ami de mon amie », mais comme un Cergy chic où il n'y a pratiquement que des Blancs. Sauder prend les lieux et les gens tels qu'ils existent aujourd'hui.

Audrey Diwan, elle, adapte le récit de votre avortement clandestin de 1963. Qu'avez-vous éprouvé devant son « Evénement » ?

J'ai été très ébranlée, j'avais le souffle coupé à la fin. Je trouve ça magnifique. A la fin du livre, j'écris



A Le bureau où elle écrit chaque matin.

qu'il raconte « une expérience vécue au travers du corps ». C'est ce qu'elle donne à voir, sans discours inutile, avec certaines scènes à la limite du soutenable. Même pour moi. Parce qu'avoir vécu ça et le voir, c'est différent. D'ailleurs quand on le vit, on supporte, justement, et après on est capable de se rhabiller et de partir. Mais la scène de l'aiguille à tricoter... J'ai fait ça moi... La comédienne est extraordinaire. C'est dans son corps, sa lassitude, qu'on lit ce que vit cette fille.



A Cergy-Pontoise, en 1988, où elle vit toujours.

>> des Français ne peut pas du tout l'imaginer. Pas plus que la force incroyable de ces gens qui ont bravé tant de souffrances... J'en ai accompagné un pendant trois ans: il vient d'être admis à la Sorbonne. Il est tellement heureux. C'est un Soudanais. Avec ce qui se passe au Darfour, on ne peut pas le renvoyer. La montée d'un discours hostile aux étrangers est le grand fait de ces vingt dernières années. Ça avait commencé avant, mais on a eu Sarkozy avec son Kärcher, et maintenant c'est presque institutionnalisé, avec une droite de plus en plus proche de l'extrême droite, Marine Le Pen toujours là, et l'ultime cran qui est Zemmour. Quand je pense qu'il n'y a pas si longtemps, on se demandait s'il fallait inviter Le Pen à la télévision... Mais est-ce qu'on peut voter dans ces conditions-là? Macron, moi je n'ai pas du tout envie! Etre obligée de voter pour lui, au second tour, contre Le Pen ou Zemmour, c'est déchirant. Est-ce qu'en 1981, on pouvait imaginer ça? Quelque chose ne va pas. La Constitution devrait être changée. Soit l'élection doit être à un tour, soit il faut un régime parlementaire comme en Allemagne.

"JE MESURE LA DROITISATION DES ESPRITS, CE DANGER QUI PROGRESSE DEPUIS DES ANNÉES."

Vous intéressez-vous quand même à la campagne présidentielle ?

Non, pour le moment, je ne m'excite pas du tout. Quand on parle de Zemmour, je coupe la radio. Je ne veux pas en entendre parler. On fait son lit. On le compare à Trump: ce n'est pas juste, et ça me semble dangereux.

Avez-vous déjà un candidat?

Un peu quand même. Et ce n'est pas à droite. Mélenchon a un regard juste, d'historien, et reste fidèle à ce qu'il dit. Il a des coups de colère, mais il est entouré de gens comme Adrien Quatennens ou Clémentine Autain, que je trouve formidable depuis longtemps. L'autre possibilité, ce serait les écologistes. Mais disons que ce n'est pas mon coup de cœur qui a remporté la primaire. Pour moi, c'était Sandrine Rousseau.

Votre génération a connu des progrès matériels, sociaux, sociétaux... Les gens ont longtemps eu « la conviction de vivre mieux », racontez-vous

dans «les Années ». Quel regard portez-vous sur le déclinisme ambiant? Les attentats, notamment, ont accrédité l'idée que la violence menace partout... Oh, mais il y a eu beaucoup de violence avant, vous savez. La guerre d'Algérie, c'était très violent. Je porte un regard très mesuré sur les choses. J'essaie toujours de me projeter au regard de l'histoire, et je sais que le sentiment qu'on éprouve ne correspond pas forcément à la réalité. Bien sûr, il n'y a pas assez de gens qui changent de classe sociale, pas d'amélioration globale de l'école, mais il n'y a pas que l'école qui fournit des possibilités d'émancipation. Et je mesure la droitisation des esprits, ce danger qui progresse depuis des années : on ne peut pas s'empêcher de penser à l'avant-guerre et à des choses comme ca. Mais je suis sûre que dans dix ans les gens se diront: « Ah oui, c'est vrai, dans les années 2020, il y a eu le confinement... » La pandémie sera déjà oubliée. Et beaucoup d'autres choses aussi. En revanche, des choses positives auront été acceptées. La PMA par exemple. Et la GPA viendra aussi.

La crise environnementale risque de ne pas être oubliée...

Ça non, c'est la chose actuelle. Il n'y en a pas d'autres en réalité. C'est la chose la plus sérieuse et on ne l'a pas vue venir, nous, baby-boomeurs. René Dumont, c'était un rigolo pour nous en 1974. Les premiers écolos, on ne les croyait pas. Au fond, c'est toujours l'inattendu qui domine.

Vos livres montrent comment nous sommes devenus des citoyens-consommateurs. Or il devient difficile de se raconter qu'on est un consommateur vertueux. Avec la progression du savoir, on pense à son bilan carbone, au jeune Vietnamien qui a fabriqué nos chaussures...

Tout le monde n'y pense pas. Et il reste à transformer cette conscience en choix politiques réels... La COP, ça reste désolant. Même celle de Paris, je n'y croyais pas. On m'avait demandé un texte, j'ai dit non. D'ailleurs regardez: le glyphosate est revenu, à l'aise. Une partie des gens se dit: tant pis, on ne veut pas penser à la catastrophe. C'est la course à l'abîme... Le nucléaire peut-il encore nous aider? Ce n'est pas ce qu'on croyait, nous... Je pense beaucoup à mes petits-enfants. Le plus petit a 3 ans. Je me demande à quoi ressemblera le monde quand il aura mon âge. C'est effrayant, je ne vois pas la fin du siècle. Mais chez les jeunes, une conscience collective de la planète s'installe, c'est vrai, et c'est nouveau. Au fond, votre œuvre raconte la quête de votre « place », comme femme et comme « transfuge de classe »... Qu'est-ce qui vous a permis de vous sentir enfin à votre place?

L'écriture. Je cherche à y mettre tout ce qui m'a traversée: la question des femmes et la question du transfuge. Elles sont imbriquées, c'est seulement dans l'écriture qu'elles trouvent leur résolution. Mais je reste transfuge. Je suis mal à l'aise dans les locaux de Gallimard, par exemple. Je le suis peut-être moins avec la famille d'une amie d'enfance, mais je ne fais plus partie du milieu populaire... Je sens mon étrangeté dans les deux mondes. Même chez Gallimard, même après toutes ces années?

Ça restera toujours. C'est dû à l'histoire de cette maison. Il y a quelque chose de religieux là-bas. C'est le lieu de la littérature avec une majuscule. Une cathédrale. **Désormais vous l'incarnez aussi cette littérature** avec une majuscule...

Mais ça, je n'arrive pas à le réaliser... [Elle rit.]
Comment avez-vous vécu d'être donnée favorite
pour le Nobel?

Des gens en parlaient depuis quelques années, dans le monde universitaire en particulier. Je n'écoutais jamais parce que c'est quelque chose dont je n'ai pas envie, qui me semble démesuré par le faste, l'argent... Cette année, je n'ai pas du tout cru la rumeur. En revanche, i'ai recu plein de mails très chaleureux. J'en étais très étonnée et contente. Je me sentais aimée, quoi... Et puis un type s'est fait passer pour moi sur Twitter. Il annonçait que j'avais le prix. Quelqu'un s'est laissé duper et m'a envoyé un message pour me dire bravo. Il était une heure moins cinq, je devais sortir. Je me suis dit: «Oh non...» J'étais embêtée, vraiment embêtée. Puis j'ai pensé: « C'est idiot, Gallimard m'aurait prévenue. » Quand je suis sortie, il y avait au moins douze mecs avec des perches dans ma petite rue. Je leur ai dit : « Mais qu'est-ce que vous faites là? » On m'a répondu : « Ben au cas où. » Ça m'a fichu un coup. Si j'avais eu le prix, ces gars-là auraient fait le siège de ma maison. J'ai trouvé ça horrible. Ce n'est pas la vraie vie.

Mais vous êtes devenue une icône pour beaucoup... Comment vit-on avec ce statut, quand on a bâti son œuvre sur un refus du surplomb?

Très mal. Je n'aspire qu'à être tranquille. Là, les films m'obligent à répondre à quelques journalistes, mais je n'ai qu'un désir, c'est de rompre avec tout ça.

Rendez-vous à 18h le mardi 23 novembre 2021

LE PRIX SOLIDARITÉ

soutenu par la Fondation Harmonie Mutuelle en partenariat avec l'Obs

Inscrivez-vous sur my.weezevent.com/le-prix-solidarite

À l'auditorium de l'Obs 67-69 avenue Pierre Mendès France 75013 Paris



"C'EST TRÈS ÉTRANGE, D'AVOIR 80 ANS DANS CE MONDE-CI."

J'ai l'impression d'un rôle qu'on m'impose. Je pense que je n'ai pas dévié depuis mon premier livre. Publier « Passion simple » après « la Place » paraissait étonnant, mais à la longue, je crois qu'on voit la direction que j'ai empruntée obscurément. Parce que je ne savais pas où j'allais! Ça s'est construit peu à peu. Et j'ai abordé des choses qui avaient alors moins d'importance. Parler des tâches ménagères dans « la Femme gelée », ça n'intéressait pas beaucoup en 1981, ni dans le monde littéraire ni dans la sphère féministe. Alors oui, je crois qu'on me redécouvre quelque part. Et qu'on voit une liberté. Vous semble-t-elle parfois récupérée par vos admirateurs ?

Non. Quand je reçois un livre avec une dédicace que je pense sincère, je suis étonnée et heureuse. Ça signifie que j'ai eu une action dans la vie et la littérature. C'est ça qui compte le plus. Ça me rappelle une phrase de Claudel que j'avais autrefois écrite sur une feuille avec des bords brûlés, comme on faisait pour faire chic: « Je crois que je ne suis pas venu au monde pour rien et qu'il y avait en moi quelque chose dont le monde ne pouvait se passer. » Vous vous rendez compte? La prétention! [Elle rit.] J'en ai bien rabattu après, vous savez, pendant dix ans... Mais ça doit être ça qui m'a guidée, un orgueil insupportable.

▼ Annie Ernaux, chez elle, en 1988.



Vous m'aviez dit en 2011: « Il y a un moment où j'ai décidé de tout miser sur l'écriture. » Vous avez ramassé la mise, en somme...

L'écriture, c'est énormément d'obsession et de travail, mais ce n'est pas une mise, je ne pense pas comme ça. Joyce Carol Oates le dit bien : « La célébrité n'est pas une récompense, c'est une punition. »

Mais la reconnaissance littéraire, c'est autre chose que des photographes dans votre rue. Et vous comptez parmi nos plus grands écrivains...

Je ne sais pas quand ça s'est passé. Je fais ce que je désirais faire, oui. Mais au prix d'une vie chaotique, vous savez. Je n'en parle pas vraiment, mais tout de même, c'est une vie de soubresauts, de mauvaises fréquentations en ce qui concerne des partenaires masculins... En même temps, je sens bien que ça ne pouvait pas être autrement. C'est ça qui est terrible. L'homme que j'aurais aimé avoir comme partenaire, du fait que j'écrivais, je ne l'ai pas eu. C'est en moi. C'est qu'au fond je ne voulais rien d'autre. Ça interroge sur la vie, bien sûr. Par exemple, je ne suis

pas une grand-mère très présente... C'est compliqué. J'ai une forme de séparation générale avec les autres, alors que je ne fais que me sentir avec les autres.

De quoi êtes-vous fière?

D'avoir abordé le thème du « transfuge de classe » avec « la Place », qui continue d'avoir beaucoup de retentissement. Mais aussi d'avoir été constamment dans une recherche de forme, sans pousser un livre après l'autre dans une sorte de répétition. C'est toujours le même univers, mais ce n'est pas en termes d'univers que je pense. C'est en termes de... couteau... Je vois toujours l'écriture comme un couteau.

Et puisque la honte est un des moteurs de votre œuvre, de quoi avez-vous encore honte ?

C'est une honte de femme, dont je n'ai pas parlé. Et différente de ce que raconte « Mémoire de fille »... Mais en écrivant, on ne peut pas toucher une chose sans en toucher beaucoup d'autres. C'est la complexité où je suis actuellement. Je ne sais pas si je vais m'en sortir, ou écrire autre chose. Il y a toujours quelque chose à écrire. Sauf que je suis en proie au temps, c'est une grande donnée pour moi. Je suis beaucoup plus fatiguée qu'avant. Et c'est très étrange, d'avoir 80 ans dans ce monde-ci. J'éprouve un sentiment très fort de... dépaysement. Je vois à quel point l'oubli a gagné. Enormément de témoins disparaissent. Je vois le vide avancer. Penser à la nécro du « Monde », ça me terrifie. Et puis il y a les écrivaines que j'ai connues... Moi je suis là. Pour quoi faire? Pour quoi écrire ? Parfois, je me demande s'il n'y a pas du volontarisme dans mon désir de m'intéresser, mais je continue à m'intéresser à beaucoup de choses. C'est la vie, ça reste formidable.





AUDREY DIWAN

Celle qui fait "l'Evénement"

En adaptant le livre consacré par Annie Ernaux à son avortement clandestin dans la France répressive de 1963, la réalisatrice a remporté le lion d'or à Venise. Elle raconte

Par SOPHIE GRASSIN

in de projection fébrile pour « l'Evénement », d'après Annie Ernaux, à la Mostra de Venise. Ce n'est jamais que le deuxième film d'Audrey Diwan, elle l'a voulu immersif et politique, tourné avec « son ventre, ses tripes », et très peu montré jusque-là. Silence. « Glacée. j'ai pensé que le public n'avait pas fait le voyage. » L'oyation monte. Des spectateurs masculins lui confient à quel point ils ont ressenti, dans leur chair, la course contre la montre d'Anne (Anamaria Vartolomei) pour avorter dans cette France de 1963 où l'IVG est encore interdit. Après la palme remportée par Julia Ducournau à Cannes, c'est elle qui décroche le lion d'or à Venise. Chloé Zhao, membre du jury - deux oscars pour « Nomadland » -, l'exhorte à clouer le bec des mauvais coucheurs qui prétendraient que le jury a distingué son genre. « Dites-leur bien qu'on a choisi un film et pas une femme! » « Elle sait mieux que personne combien il est pénible de devoir contrecarrer cette

idée », commente Audrey Diwan.

Comment qualifier son parcours? « Singulier? », suggère cette Franco-Libanaise de 41 ans à la gueule d'ange qui - indice d'un tic-tac médiatique intense reçoit pendant l'entretien des rafales de textos auxquels elle s'excuse de devoir répondre. Née dans une famille multiculturelle (sa mère a des origines franco-roumaines, son père est libanais), elle a vécu, enfant, avec le fantôme de la guerre: des balles traversant l'appartement quand sa mère l'attendait; son père suspendu à la radio pour choper les infos. Adolescente, elle fugue avec dans son sac « Mémoires d'une jeune fille rangée », de Simone de Beauvoir. « Dès que j'ai su lire, j'ai voulu écrire. En étais-je capable? Seule l'épreuve du réel pouvait me l'enseigner. J'aime prendre des risques, quitte à me tromper. Pour moi, l'erreur a de la valeur. » Elle devient iournaliste à « Technikart », cofonde le magazine « Stylist », publie des romans et édite des primo-romanciers chez Denoël. « Audrey est entre la Ferrari et le tank, estime un ancien collègue. A ses débuts, avec son côté stagiaire du 16e arrondissement, elle pouvait arriver l'après-midi au milieu d'une rédaction de garçons cyniques qui bossaient depuis le matin, ficher leurs idées en l'air, et elle avait raison. Ils bûchaient tous sur un roman. Elle a achevé le sien avant eux. Si les portes restent fermées, elle les ouvre d'un coup de pied. C'est aussi la seule fille que j'ai vue se battre dans un bar... » Elle collabore à une saison de « Mafiosa » avec Eric Rochant. Puis avec Cédric Jimenez, son ex-conjoint, sur tous ses films dont « Bac Nord ». « Cet accompagnement, aujourd'hui poursuivi avec d'autres, façonne mon regard et l'enrichit. Assez égoïste, non?»

Toutes ces années, elle stupéfie sa libraire en offrant « Ecrire la vie » d'Annie Ernaux (Gallimard) une quarantaine de fois. Découvre « l'Evénement » sur le tard. « Je venais d'avorter. J'ai mesuré ma chance d'avoir pu le faire dans un pays où l'IVG est légale et médicalisée. On grandit avec des images 🗪



A Un drame porté par la comédienne Anamaria Vartolomei (à droite).

"UNE AUTOBIOGRAPHIE SE MANIPULE AVEC DÉLICATESSE."

→ et une sémantique – aiguilles à tricoter, queues de persil, faiseuse d'anges – qui ne recouvrent pas la réalité. En lisant "l'Evénement", j'étais sidérée de ma méconnaissance de ce processus brutal, nimbé de solitude. » Elle glisse le livre dans un plan de son premier film, « Mais vous êtes fous » (2019), comprend qu'elle veut l'adapter avec deux impératifs en tête. Etre Anne, au lieu de la regarder, d'où le format carré très vite choisi pour son caractère étouffant, et faire vivre cette histoire au présent. « Dans le récit, il y a Anne, issue du prolétariat, mais aussi l'auteure, cherchant l'exac-

titude de son souvenir. La mettre en scène revenait à mettre le récit au passé. »

Rencontre avec Annie Ernaux. « Une autobiographie se manipule avec délicatesse. Là, je ne lui parlais pas seulement d'adaptation, mais de sa vie. » Elles éclairent des pans du récit restés hors-champ. Audrey Diwan puise aussi dans les souvenirs de son père – comme Anne, il échangeait des chewing-gums déjà mâchés avec ses amis – ou dans sa propre mémoire. « La scène où une fille mime un acte sexuel avec un traversin vient d'une de mes camarades qui faisait la même chose. "L'Evénement" décrit

BIO EXPRESS

Née en 1980, AUDREY DIWAN est journaliste, romancière et scénariste. « L'Evénement », son deuxième long-métrage, dont « l'Obs » est partenaire, sort le 24 novembre. le champ de mines traversé par Anne jusqu'à son avortement, mais aussi sa réclamation en creux du droit à la jouissance sexuelle. Annie Ernaux lisait les versions successives. Elle pointait ce qui lui semblait moins juste. J'avais la bonne boussole. » La veille du tournage, Ernaux lui a adressé cette phrase de Tchekhov: « Soyez juste, le reste viendra de surcroît. »

La réalisatrice inscrit la phrase sur la feuille de service. Cette justesse, Audrey Diwan la protège depuis l'origine du projet. Puisque Annie Ernaux ne disposait que d'une robe d'été, la garde-robe d'Anne devra tenir dans une petite valise. Au chef opérateur Laurent Tangy, elle demande de trouver avec l'actrice une chorégraphie commune. A sa comédienne, elle montre « Sans toit ni loi » d'Agnès Varda, « le Fils de Saul » de Laszlo Nemes et surtout « Rosetta » des Dardenne. « Même de dos, je vou-

lais savoir si Anne était en rage, abattue, je répétais à Anamaria: "Cherche-la dans ton corps". » Comme Cristian Mungiu avec « 4 mois, 3 semaines, 2 jours », elle a le cran de ne se dérober à aucune scène, fussentelles éprouvantes. « Dans son livre, Annie Ernaux ne détourne jamais le regard. Pas question de le détourner non plus. J'ai décidé de laisser durer les scènes, calculées à la seconde près, pour que le spectateur partage les sensations d'Anne. De suivre cette route, et de la suivre franchement. »

Un film comme celui-ci a de quoi effrayer les décideurs. Réponse en forme de missile: «Le projet faisait peur. J'ai souvent eu l'intuition pendant ce long chemin que les gens étaient contre l'avortement. C'était sourd, jamais dit. Il y a tellement d'autres biais pour refuser un long-métrage qu'on n'a même pas besoin de le formuler. » Bientôt distribué aux Etats-Unis par FilmNation Entertainment et ITC Films (qui avait acquis le drame de Mungiu en 2008), « l'Evénement » sort au moment où le Texas rétablit une loi restrictive sur l'IVG. « L'avortement est en péril dans de nom-

breux pays, dit Audrey Diwan. Cette colère me porte. Je réfléchis à la meilleure façon de relayer le sujet pour qu'il résonne le plus fortement possible. Mais je n'ai jamais considéré le film comme un étendard. Le miracle, c'est d'être parvenu à le faire. » Et s'il recueillait des réactions contrastées? « Je ne cherche pas à plaire. » Quant au jardin de ses ambitions... « A l'image du personnage de "Parasite" [le réalisateur Bong Joon-ho était président du jury à Venise], je crois qu'il ne faut jamais faire de plans. » Ce soir, hasard ou non, elle a rendez-vous avec la productrice de Jane Campion. ■